

Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

Lettre aux petits soldats

C'est à toi, petit soldat, que je veux écrire aujourd'hui. Je ne te parlerai ni de notre reconnaissance, ni de notre admiration, ni des lauriers que nous préparons pour ton retour. Et cependant, nos drapeaux sont prêts. Ils attendent, pour claquer à nos fenêtres, la victoire définitive que tu nous as si bien promise avant de nous quitter.

Ton départ ? T'en souviens-tu seulement ? Non, sans doute, il t'a paru si simple. Ta mère pleurait, ton père se mordait la moustache... mais toi, tu souriais. Il t'avait de la joie dans tes yeux. Oui, tu souriais, heureux d'aller le battre. Tu souriais, parce qu'en une seconde tu compris que tu représentais, à toi seul, un petit morceau de la patrie. Jamais, d'ailleurs, elle ne t'avait semblé plus belle ! Tu souriais parce que tu étais fier aussi : déjà on devinait les galons sur ta manche.

Et tu t'es éloigné, en chantant, l'arme sur l'épaule. Des marguerites brillaient, comme des étoiles, au bout de ton fusil.

Des semaines se sont écoulées. Depuis trois mois, sans te lasser, sans te plaindre, tu défends, pied à pied, ta terre, ton pays et les tiens. Que les balles sifflent, ou que les obus éclatent, peu t'importe ! Tu souris toujours ! On ne passe pas aisément sur ta jeune poitrine.

Dans le fond de la tranchée, la nuit, lorsque ceux d'en face sont réduits au silence, avoue-le, petit soldat, c'est à ceux que tu as laissés là-bas que tu songes. Et tu fermes les yeux comme pour mieux le rapprocher. C'est à cette minute, à cette minute seulement, j'en suis sûr, que tu te recueilles. Et comme c'est toi qui te bats... c'est pour eux que tu pries. Je te connais si bien ! Tu les vois tous : ton père a le front penché sur la carte.

— Ou diable se trouve ce pays ? bougonne-t-il.

Et comme il cherche en vain... furieux, il pique, sans hésiter, un drapeau tricolore sur Cologne.

Il est sept heures. Tout est calme dans la maison. Les gamins qui demeurent à l'étage supérieur sont revenus de l'école. Ils sont graves et silencieux.

La guerre qui rajeunit les hommes déjà vieux, sait donner aux enfants un âge qu'ils n'ont pas.

Assis autour de la table, le cou tendu, ils écoutent religieusement la lecture du dernier communiqué. Les nouvelles sont bonnes. On tient, on attaque, on avance ! Et tout naturellement, ils regardent le portrait du général Joffre qu'ils ont épinglé sur la porte.

Il semble présider.

— Tournez la page.

Alors, petit soldat, ce sont tous nos héros qui défilent.

Quelle armée ! Après chaque citation à l'ordre du jour, après chaque médaille militaire, après chaque croix de la Légion d'honneur — qui ne fut jamais plus à l'honneur qu'en ce moment — on se fait émerveillé !

Vous touchez au sublime.

Ta mère, petit soldat, a pris, elle aussi, des leçons de courage... Mais c'est toi qui les lui as données. Tu as su trouver, dans tes lettres si brèves, les mots qui font d'une femme une autre femme.

Ecoute. Si vois-tu trembler plus.

— Mon fils vient d'être nommé sergent. Il a sauvé son capitaine.

Ecoute celle-ci encore :

— Mon fils, simple soldat au début de la guerre, a gagné quatre grades, et le voilà lieutenant.

Ecoute, écoute toujours :

— Mon fils, trois fois blessé, est reparti sur le front.

Ecoute enfin ce dernier cri d'une mère :

— Mon enfant s'est fait tuer en chantant la Marseillaise !

Tous les cœurs qui battent pour la France ne forment qu'un seul cœur ! Les haines sont fauchées ! Vos blessures glorieuses ont cicatrisé nos plaies.

Notre volonté commune, dans le présent, est si belle, qu'elle saura prouver à ceux qui ont voulu cette guerre quel grand peuple nous sommes !

Ils avaient besoin d'une leçon d'honneur. C'est toi qui la leur donneras.

Va, petit soldat, continue ton œuvre admirable ! Nos arbres refleuriront et sur nos ruines se préparent déjà de nouveaux printemps.

Notre sol a été touché par le laurier de la gloire.

Pierre Wolff.

"Si l'Allemagne n'était pas victorieuse"

LONDRES, 26 novembre. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Les Allemands eux-mêmes commencent à admettre la possibilité de la défaite. Le correspondant à Berlin de l'*Evening Post*, de New York, dit que, trois fois dans la même journée, les journaux de Berlin ont fait usage de l'expression : « si l'Allemagne n'est pas victorieuse ». Il dit aussi que, dans les dernières trois semaines, les rues et les places publiques de Berlin ont changé d'aspect. On n'y rencontre plus de soldats. Tous sont partis pour le front. Et il ajoute que l'Allemagne a été maintenant contrainte d'appeler les réserves ayant une valeur infinie pour combler les vides de ses armées en campagne. Comparées aux hommes magnifiques qui inonderont la Belgique après la chute de Liège, les nouvelles recrues ont un aspect misérable.

Le kaiser "remercie" ses diplomates

LONDRES, 26 novembre. — Du correspondant particulier du « Matin ». — On télégraphie de la Haye, le 25 novembre :

Le kaiser a ordonné à M. von Jagow de notifier à tous les agents diplomatiques employés jusqu'à présent dans les pays qui sont maintenant en guerre avec l'Allemagne qu'ils peuvent désormais se considérer comme libres d'embrasser une autre carrière.

Les journaux estiment que cette mesure indique que la diplomatie allemande est rendue responsable de la guerre.

AUCUNE ATTAQUE DANS LE NORD

Les Allemands repoussés sur l'Aisne

Communiqués officiels du 26 novembre

15 heures.

La journée du 26 novembre n'a été marquée par aucun fait important.

Dans le nord, la canonnade a diminué d'intensité et aucune attaque d'infanterie n'a été dirigée sur nos lignes. **QUI ONT LEGEREMENT PROGRESSE** sur certains points.

Dans la région d'Arras, continuation du bombardement sur la ville et sur ses faubourgs.

Sur l'Aisne, l'ennemi a tenté une attaque contre le village de Missy ; **ELLE A COMPLETEMENT ECHOUÉ AVEC DES PERTES SÉRIEUSES** pour les Allemands.

Nous avons réalisé **QUELQUES PROGRES** dans la région à l'ouest de Souain.

Dans l'Argonne, en Woëvre, en Lorraine et dans les Vosges, calme à peu près complet sur tout le front. La neige est tombée abondamment, surtout dans les parties les plus élevées des Vosges.

23 heures.

En Belgique, calme complet. Au centre, canonnades sans attaque d'infanterie. Rien à signaler en Argonne. **PETIT ENGAGEMENT** à l'est de Verdun.

"Vers le succès final"

Le Bulletin des armées du 25 novembre, dont j'ai déjà parlé hier, nous apprend que dans le but d'envelopper, ou bien de percer l'aile gauche des alliés, l'état-major allemand avait massé, de la Lys à la mer, entre les premiers jours d'octobre et le commencement de novembre, quatre corps de cavalerie et quinze corps d'armée.

Le kaiser voulait, à tout prix, frapper un coup décisif sur notre gauche, avant de se tourner contre la Russie, et il se proposait de proclamer à Ypres, pour le 1^{er} novembre, l'annexion de la Belgique à l'empire allemand.

Inutile d'ajouter que ces projets n'ont jamais été que chimériques, parce que, avec l'aide de nos alliés, nous les avons fait échouer à force de vaillance et de ténacité.

Il semble à nombre de personnes que nos troupes du nord aient été uniquement chargées de défendre leur front.

En fait, on a le plus souvent agi défensivement, mais c'était parce que nous y avions été forcés.

Le court résumé, qui suit, des opérations françaises, depuis le 15 septembre jusqu'au 20 octobre, le montre bien.

Au début de la bataille de l'Aisne, qui a prolongé celle de la Marne et en a consacré les heureux résultats, notre front était établi, la gauche à Compiègne et la droite près de Nancy, sur une étendue d'environ trois cents kilomètres. A ce moment (15 septembre), la droite des Allemands était appuyée à la forêt de Laigle (rive droite de l'Aisne), tandis que leur centre et leur gauche faisaient face à nos forces de Champagne et de Lorraine.

On a voulu alors attaquer en flanc l'aile droite allemande, au moyen de troupes rapidement concentrées sur la rive droite de l'Oise, vers Lassigny et Roye. Malheureusement, nos ennemis, arrivant très vite à la parade et à la riposte, firent si bien que cette manœuvre n'aboutit pas complètement.

Dès lors, notre front prit la forme d'une équerre dont la branche inférieure était horizontale, alors que l'autre branche, depuis Lassigny, remontait vers le nord, dans le sens vertical.

La disposition des troupes en équerre a, de tout temps, marqué l'idée d'une double attaque de front et de flanc. La guerre actuelle ne fait pas exception, ainsi qu'on va le voir. Au commencement d'octobre, on fit déboucher d'Arras des forces importantes contre l'aile droite allemande, mais là, notre offensive rencontra l'ennemi en nombre supérieur et dut se borner à le contenir.

Plus tard encore, on fut amené à prolonger notre aile gauche jusqu'à Béthune, afin de paralyser les mouvements offensifs d'une nombreuse cavalerie allemande fortement soutenue, qui tenait Armentières.

Enfin, le 20 octobre, les Belges venant d'Anvers s'approprièrent à défendre, avec le concours de troupes anglo-françaises, la ligne de l'Yser, quand les Allemands se présentèrent devant eux.

Les dispositions qu'a prises successivement le général Joffre, en vue d'attaquer en flanc l'aile droite allemande, par Roye, ensuite par Albert, enfin par Arras, ces projets, bien que s'étant heurtés en fait à des contre-dispositions de l'état-major allemand, ne font pas moins grand honneur à notre généralissime.

La bataille des Flandres (1^{re} au 15 novembre), que viennent de gagner, à des degrés divers, le maréchal Foch, commandant de l'armée anglaise, et le général Foch, chef du groupe des armées d'Urbal, de Maud'huy et de Castelnau, doit être considérée comme une victoire, en démontrant l'impossibilité où sont désormais les Allemands de rompre notre aile gauche ; mais ce grand succès ne doit pas nous faire oublier les efforts qui l'ont précédé.

Les communiqués officiels les plus récents indiquent, sur le front occidental, un calme presque complet.

A part le bombardement d'Arras, qui a continué hier, et l'attaque, d'ailleurs repoussée d'un village sur l'Aisne, on ne

constate, chez l'ennemi, aucune espèce d'activité.

De notre côté, on progresse sur un certain nombre de points avec la lenteur inhérente à la guerre de siège en rase campagne, que nous faisons.

Notre situation, actuellement très bonne et pleine de promesses, deviendra excellente le jour prochain où le kaiser fera replier ses armées du nord-ouest dans la direction de la Meuse, soit qu'il y soit obligé par notre défensive, soit que la grande victoire russe de la Warta ait porté tous ses fruits.

Général BONNAL.

LA VICTOIRE DE LA WARTA

Un corps d'armée capturé Un autre en pleine déroute

50.000 prisonniers

PETROGRAD, 26 novembre. — Dépêche particulière du « Matin ». — Un des corps d'armée allemands, qui était cerné par les troupes russes, s'est rendu tout entier. Cela représente près de 50.000 prisonniers. Un autre corps d'armée, qui se trouvait également entouré, est maintenant en pleine déroute.

L'offensive russe sur la ligne Caenstochow-Cracovie redouble d'intensité. La Russie, en effet, est bien décidée à ne pas arrêter son effort avant d'avoir exterminé le militarisme prussien, et pour cela, elle ira jusqu'au bout. C'est le tsar lui-même qui l'a déclaré.

Enfin, un ministre russe, déjouant avec le ministre de Roumanie, aurait dit à ce dernier : — Maintenant, les Allemands ne reviendront jamais plus chez nous.

LA LÂCHETÉ SUPRÊME

Le Matin publiait, il y a deux jours, une dépêche de Londres annonçant que lorsque l'aviateur Briggs, commandant de l'escadrille anglaise qui venait de bombarder la fabrique des zeppelins à Friedrichshafen, fut tombé aux mains des ennemis, l'officier allemand qui le commandait le frappa au visage, de sa cravache.

Faut-il l'avouer ? En reproduisant cette nouvelle, sous la garantie d'un correspondant sérieux, nous n'osions cependant y croire tout à fait. Cela nous répugnait de penser qu'un soldat, même allemand, fût capable d'une telle lâcheté. Ceux qui ont commis en Belgique et dans le nord de la France les abominations que l'on sait méritent assurément toutes les fustigures, et il n'est infamie que l'on ne puisse attendre de leur part ; — mais cela ? Ce geste misérable à l'adresse d'un héros vaincu ? Cette injure sans nom à un loyal adversaire qui venait de s'attaquer, en plein jour, lui troisième, à la position peut-être la mieux défendue de tout le territoire allemand, au port d'attache de tous les croiseurs aériens de l'empire, au réduit central de la forteresse aérienne ?... Comment croire qu'un officier, au lieu de saluer un tel vaillant, l'eût outragé ?

Nous avions tort : le fait est parfaitement exact.

Le lieutenant Briggs, son appareil atteint par les projectiles ennemis, avait été contraint d'atterrir sur la rive allemande. Assailli par des soldats de landsturm, il se défendit bravement contre eux, à coups de revolver et en abattit six ou sept à ses pieds.

« Alors, dit un de nos confrères, survint l'officier qui les commandait. Briggs le coucha en joue et lui cria :

« — Si vous faites un pas de plus, vous êtes mort !

« — Rendez-vous, lui répondit l'autre. Vous avez la vie sauve.

« L'Anglais baissa la main et tendit son arme à l'Allemand, qui constata aussitôt que le barillet était vide. Furieux alors, il leva sa cravache et cingla, d'un coup violent, le front de l'aviateur. Le sang jaillit... »

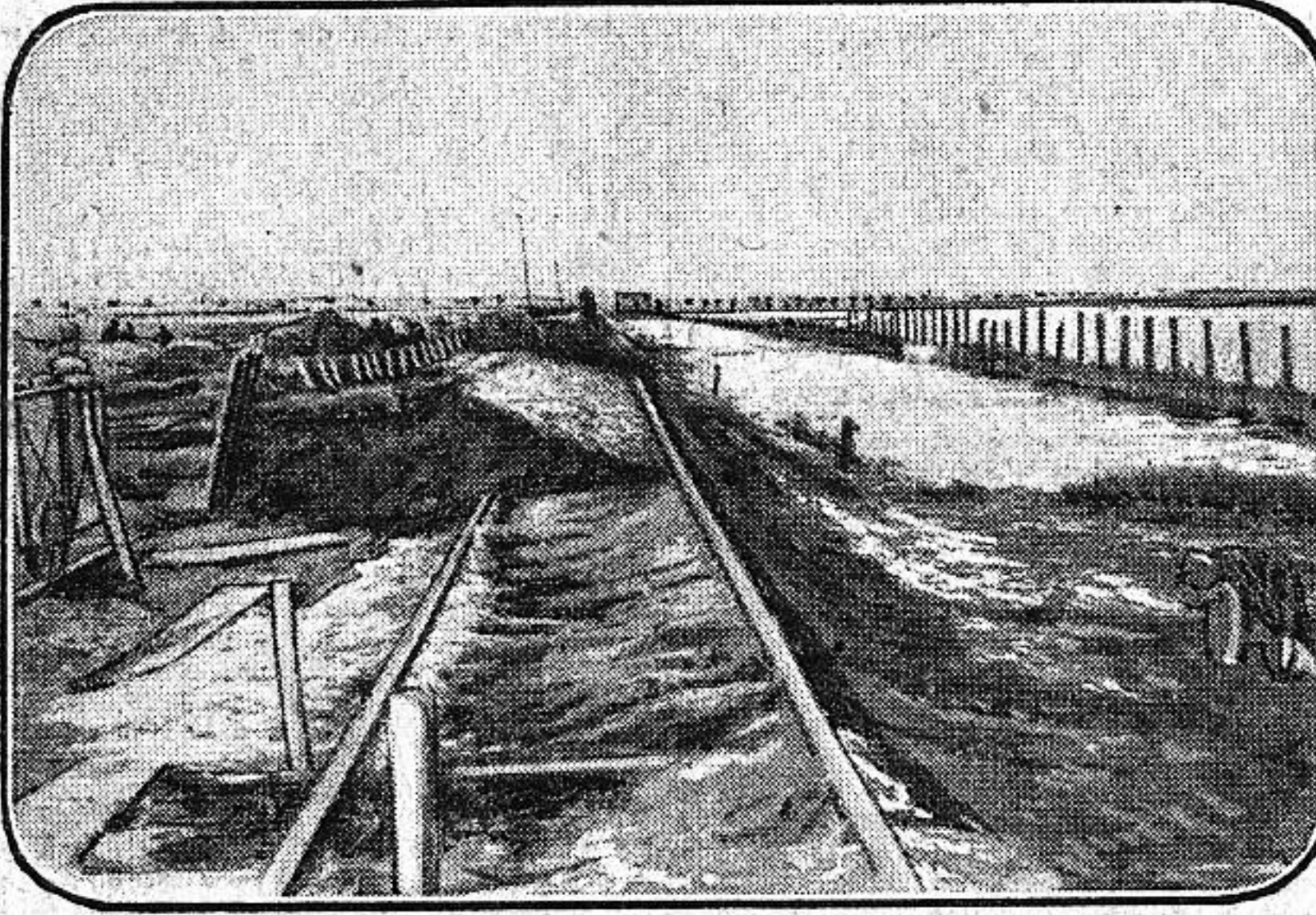
Combien de soufflets faudra-t-il sur la face de Guillaume pour effacer un tel outrage ? A quels châtiments ne doit pas s'attendre l'armée de reîtres ivres qui compte de tels officiers ? Quel abaïssement définitif n'est pas dû à la race de braves insolents qui ne saient comprendre ni le droit courage, ni le dévouement désintéressé, ni le stoïcisme imperturbable des soldats donnant leur vie pour l'accomplissement d'un devoir ou même pour la réalisation d'un rêve héroïque !

Il y a eu des balafres illustres dans l'histoire : pas une que ne s'efface désormais cette trace rouge laissée par la lâcheté germanique au front de la vaillance anglaise.

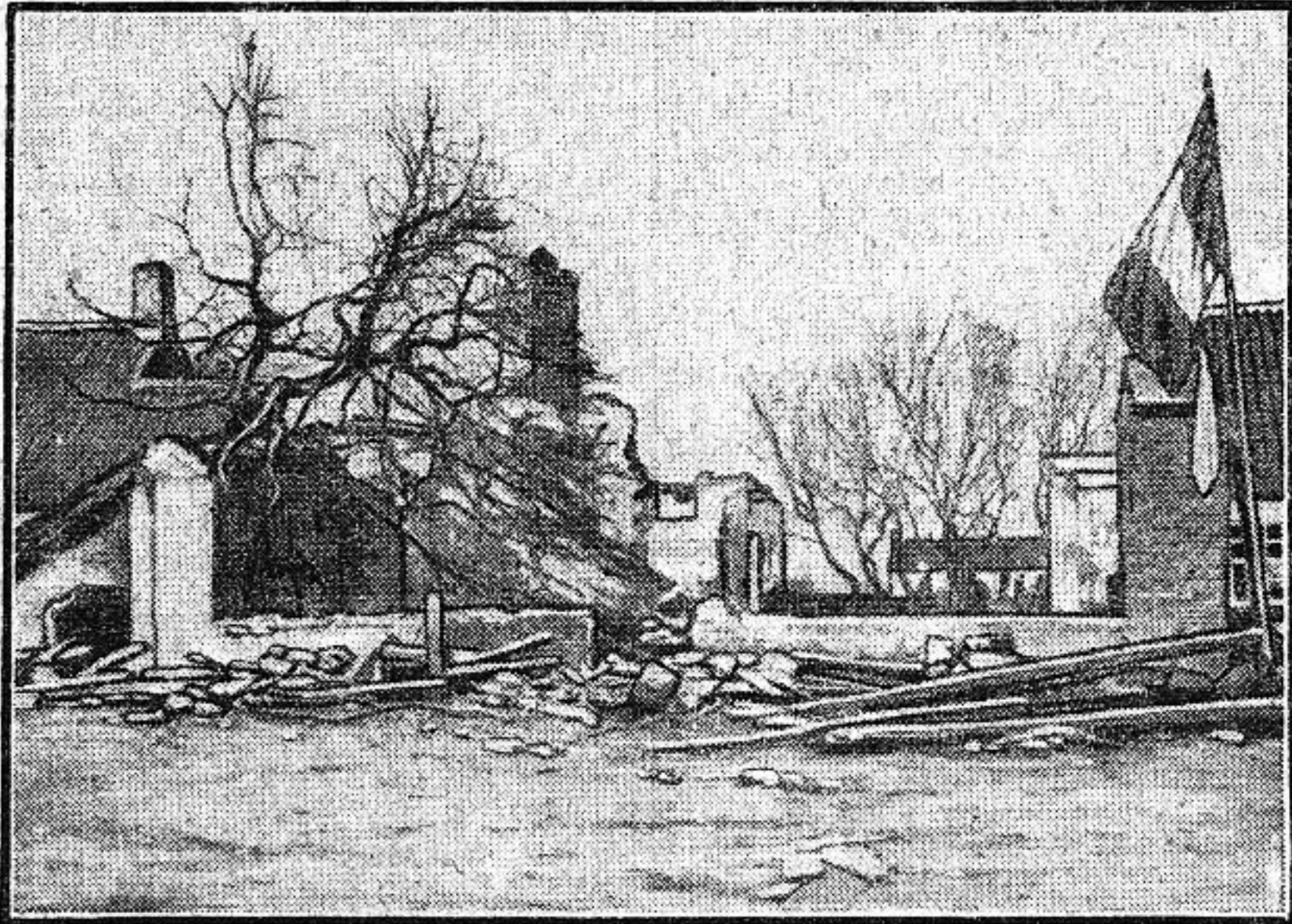
L'inondation des plaines de l'Yser



Dans leur lutte inexorable contre l'Allemand, sur les rives de l'Yser, les alliés, aux canons de 75, aux poitrines de leurs soldats, ont adjoint un moyen de défense terrible : l'inondation. Les digues protectrices démolies à coups d'obus, l'eau s'est immédiatement répandue dans les plaines immenses, obligeant l'ennemi à se retirer précipitamment, en abandonnant de nombreuses pièces d'artillerie. Notre document donne une idée saisissante de la majesté tragique de ces plaines, où la bise de novembre souffle sans répit. Des soldats belges s'efforcent de rejoindre leur poste en suivant une étroite jetée de terre. Phot. Matin.



La voie du chemin de fer, exhaussée, a formé une sorte de barrière à l'inondation, qui sert d'épave aux tranchées cuirassées des Belges. A gauche, sur notre cliché, on aperçoit les plaques métalliques qui servent d'abri aux tireurs. Phot. Matin.



Nos braves soldats ont enlevé à la batonnette Ramschappel, entre Pervyse et Nieupoort. Aujourd'hui, sur les ruines du village flotte le drapeau français. Phot. Matin.

PROPOS D'UN PARISIEN

— Satanés Bretons ! Je savais qu'ils avaient la tête dure. Mais celui-là...

Celui-là, sur qui le médecin chef braque un oeil tendrement courroucé, c'est le fusilier Jobic, un Trégorois, de ce pays de Léon où les parrains, avant le baptême, « toquent » la tête de leur filleul contre le bénitier de granit. Si le crâne se fêle, c'est que le néophyte n'était qu'un failli Breton ; menue perte. Mais c'est toujours le bénitier qui cède.

Bien en prit à Jobic d'avoir le crâne solide, autrement le biscaïen qui lui chahoutait le front aurait eu beau jeu de la cervelle. Mais il buta contre l'os, cet os armoricain, à l'épreuve du fer, du feu et de la parole. Et comme Jobic n'en faisait qu'à sa tête, qui lui a sauvé la vie ; qu'il se batte la paupière des prescriptions du médecin et que sa conversation se borne à de raueques monosyllabes — ya, nan — quand il daigne, chose rare, se départir de son mutisme.

Le bout-en-train de l'hôpital, un revuiste parisien, s'était juré, malgré tout, de déglacer le « cromlech ». Une lettre, par ses soins, lestée d'un beau mandat, fruit

d'une gentille collecte, invita le père de Jobic à venir voir son fils.

Le vieux Trégorois, l'autre matin, débarquait à l'hôpital. Il s'était mis sur son trente et un : chapeau à triples rubans, et « chupen » à double rangée de boutons, écarté à gauche du « cœur » de broderies. Médecins et revuiste se tenaient aux écoutes.

L'ancien s'assit au chevet du fieffé, lui prit les mains, plongea ses yeux dans ses yeux et... tous deux restèrent ainsi une grande heure à s'entre-regarder sans prononcer une syllabe. L'heure écoulée, le vieux mit un baiser sur la joue de son gas, et gagna la porte à reculons en soufflant dans son mouchoir comme un phoque.

Le revuiste allait s'avouer vaincu, quand, ô miracle ! Jobic, montrant son bandage, d'une voix jeune, chantante et comme épanouie :

— Lemmed an dra se dei ; breman hop gontent, hag ahon prest da retorn dar gombat. Ce qui veut dire, en breton de Trégor : Enlevez-moi vite ça ; maintenant, ça va tout à fait bien, et je veux retourner me battre.

Satanés Bretons ! comme dit le médecin chef.

Par-interim : O.

LE "MATIN" EN BELGIQUE

Six vaisseaux vus du rivage

[DE L'ENVOYÉ SPÉCIAL DU « MATIN »]
La Panne, 23 novembre 1914.

Sur la ligne où la mer donne au ciel son baiser, ce matin, à sept heures, alors qu'il faisait si froid que sous les vêtements le corps semblait cacher un cilice de glace, six navires, deux petits en tête, un grand après, trois petits suivant, s'en allaient avec calme vers les rives qui tonnent.

Ce n'était pas où nous allions. Mais ils apparaissaient si résolus que sur la plage, seul dans l'hiver et devant l'eau, nous avons mis nos pas dans leur sillage.

Nous ne savons pas encore s'ils étaient français, s'ils étaient anglais ; c'étaient un cuirassé et cinq contre-torpilleurs. Ils glissaient avec lenteur, comme s'ils faisaient partie d'un cortège cérémoniel. Les deux premiers annonçaient l'arrivée du maître ; le maître venait, majestueux ; les trois autres, derrière, portaient sa traine.

Il avait tant gelé que nous pouvions marcher au plus près de la mer, son bord tenait comme un bitume.

Le pas régulier suffisait déjà pour les suivre. Ils s'arrêtèrent. C'était en avant de Coxède.

Le bable, qu'au cours des siècles le vent furieux prit au rivage pour bâtir, ce sable qui, à force de contempler les vagues, s'est frotté à leur image, allonge sur cette côte du nord la désolation de ses montagnes phisiques. Ce sont les dunes.

Les dunes, la mer et six vaisseaux de lutte.

Ils s'étaient bien arrêtés. Sans avoir rompu leur ordre, toujours en ligne, ils méditaient.

Tel aux fontaines on coupe d'un seul coup les glaçons qui pendent, on aurait pu, en heurtant nos oreilles, les faire tomber à nos pieds, car le vent attisait le froid. Nous avions beau nous tourner aux quatre points cardinaux, le manteau s'envolait de même.

Les deux contre-torpilleurs se détachèrent du cortège. Les voilà maintenant à quatre cents mètres de lui. Ils s'arrêtèrent, examinant.

Les batteries françaises en avant de Nieupoort, allemandes en arrière, tous deux depuis le premier matin. L'une d'elles est catastrophée, elle toussote après avoir toussé, époumonnée. Si c'était un homme, on le verrait très bien se tenant la poitrine, le rouge à la tête, se tordre sous le râle.

Les deux contre-torpilleurs font un signe, à peine une étoile. Le cuirassé ne bouge pas. Les trois contre-torpilleurs s'actionsnent. L'un se fonde derrière l'immense coque, les autres le flanquent face aux dunes. Le cuirassé avance entre eux. Les quatre rejoignent les deux.

Un soleil de première communiane, pâle et recueilli, peut juste éblouir une langue de mer. Des mouettes, dont voici un parc, font dans ses rayons des effets de cuirasse. Elles veulent fêter sans doute le spectacle. On vient donc enfin les voir. On va peut-être leur expliquer pourquoi elles ne vivent plus en paix et quel est ce bruit qui leur fait dresser le bec. Le spectateur, mouettes blanches et grises, n'a pas le don de parler aux oiseaux. Il ne pourra pas vous payer vos belles fantaisies dans le soleil.

Maintenant les six navires semblent ancrés. Ils se sont placés de biais avec la côte. Ils fixent au delà de Nieupoort, entre Nieupoort et Lombaertzyde. Sans rien savoir, il n'y a plus à douter ; ils viennent travailler.

Nous avançons pour être dans la ligne

